

Par moments, je me dis : « Mais, Breugnon, mon ami, en quoi diable peut bien t'intéresser ceci ? Qu'as-tu affaire, dis-moi, de la gloire romaine ? Encore moins des folies de ces grands sacripants ? Tu as assez des tiennes, elles sont à ta mesure. Que tu es désœuvré, pour aller te charger des vices, des misères des gens qui sont défunts depuis mil huit cents ans ! Car enfin, mon garçon (c'est mons Breugnon, rangé, sensé, bourgeois, Clamecycois, qui prône), conviens-en, ton César, ton Antoine, et Cléo leur catin, tes princes persians qui égorgent leurs fils et épousent leurs filles, sont de fiers chenapans. Ils sont morts : dans leur vie, ils n'ont rien fait de mieux. Laisse en paix leur poussière. Comment un homme d'âge trouve-t-il du plaisir à ces insanités ? Regarde un peu ton Alexandre, n'es-tu pas révolté de le voir dépenser, pour enterrer Éphestion, ce beau mignon, les trésors d'une nation ? Passe encore de tuer ! Graine humaine, mauvaise graine. Mais gaspiller l'argent ! On voit bien que ces drôles n'ont pas eu la peine de le faire pousser. Et tu trouves cela plaisant ? Tu écarquilles tes gros yeux, tu es tout glorieux, comme si ces écus t'étaient sortis des doigts ! S'ils en étaient sortis, tu serais un grand fou. Tu en es deux, pour trouver de la joie aux folies que les autres ont faites, et non pas toi. » Je réponds : « Breugnon, tu parles d'or, tu as toujours raison. Cela n'empêche pas que je ne me ferais fesser pour ces billevesées, et que ces ombres décharnées depuis deux mille années n'aient plus de sang que les vivants, je les connais et je les aime. Pour qu'Alexandre pleure sur moi, comme sur Clytus, je consens de grand cœur, aussi, à ce qu'il me tue. J'ai la gorge serrée quand je vois, au sénat, César sous les poignards s'agitant aux abois, ainsi que la bête acculée entre les chiens et les veneurs. Je reste bouchée bée, quand passe Cléopâtre en sa barque dorée, avec ses Néréides appuyées aux cordages et ses beaux petits pages, nus comme des Amours ; et j'ouvre mon grand nez afin d'aspirer mieux la brise parfumée. Je pleure comme un veau, lorsque à la fin Antoine, sanglant, mourant, est ficelé, hissé par sa belle, penchée à la lucarne de sa tour, et qui tire de tout son corps (pourvu... il est si lourd !... qu'elle ne le laisse pas tomber !) le pauvre homme qui lui tend les bras... Qu'est-ce donc qui m'émeut, et qui m'attache à eux, comme à une famille ? – Eh ! ils sont ma famille, ils sont moi, ils sont l'Homme.